

Le collectif ou la recherche éperdu d'une famille, d'une identité qui ne serait pas subie.

Il n'y a rien de plus individualiste qu'un artiste, en tout cas tel qu'il se définira lui-même au cours du 19^{ème} siècle, au moment précis de la révolution industrielle. Il y a-t-il une interdépendance entre cette définition et cette mutation sociale profonde qui peu à peu plaça le concept même de culture, de transmission de savoir, d'expérience, avec une forme d'aristocratie et du droit individuel à être détaché de cette culture?

Cela fait plus de 20 ans que j'explore cette question, tannique que disparaît de ma bouche, de mon corps et donc de mes émotions les plus profondes, la langue de mes ancêtres. Cette « culture » si honteuses que les nôtres n'ont pas jugé bon de la transmettre. La musique ou les contes populaire ne s'inscrivent dans l'histoire que quand un intellectuel s'en empare et la fige dans le temps. Ce qui était improvisation et mutation perpétuelle est devenu un cliché arraché de son propre mouvement.

La question du collectif dans la culture populaire ne se posait pas. Elle était de fait, bien avant d'en être réduite au folklore, elle était l'endroit même d'une émotion que la civilisation n'est jamais parvenue à comprendre. Et de langues en langues qui se perdent, ce sont des qualités d'émotions qui disparaissent, des connaissances sensibles du monde qui s'épluchent.

Le collectif est donc au 20^{ème} siècle redevenu une nécessité, parfois d'ailleurs malheureusement par la force, les massacres, les conditionnements.

En fait le besoin de collectif répond selon moi à un besoin vital que la civilisation a fait disparaître à escient. Les collectifs neufs, qu'ils soient dans tous les secteurs sont une façon un peu batarde de réinventer ce qui nous a été volé.

Mais toute notre société, sinon dans les luttes qui ont fait plié l'impérialisme, pour dire vite, c'est à dire de haute lutte et de façon sanguinaire, je parle des acquis sociaux, de ce qui fait le « vivre ensemble » de nos sociétés, à savoir la sécurité sociale ou la démocratie culturelle, sont aujourd'hui mis en péril par l'oubli même du destin collectif et donc de la culture populaire.

Le collectif réduit à une administration, à des tickets dans une file anonyme, la réduction de cette résistance et de l'invention permanente de libertés collectives et individuelles nouvelles, que devraient représenter nos syndicats, nés dans le sang encore chaud de la Commune de Paris et des répressions violentes contre les mineurs de Charleroi de 1895, se sont comme étioilé de la source même de leur existence: être ensemble et combattre ponctuellement à des causes multiples.

Oui le collectif ne va plus de soi, car nous n'avons pas été éduqué dans l'esprit collectif. La réussite individuelle, et j'en suis un triste et aujourd'hui lamentable exemple, la méritocratie et toutes ces balivernes métaphysiques sont devenu notre lot quotidien.

Donc oui le collectif est histoire d'expériences et s'il ne devait se résumer qu'à des moments, des événements, il n'en resterait pas moins le résidu vital d'une guerre certes perdue mais toujours agissante.

Je dis souvent que nous jonglons sans cesse entre trois identités distinctes: celle que nous traînons, (déjà elle-même multiple), notre passif; celle que nous inventons, issue de nos rencontres et de nos chemins aléatoires ou voulu, notre actif; et la troisième qui est celle de notre fantasme, l'identité que nous rêverions d'avoir. Nous rejetons ou nous nous assimilons sans cesse à ces familles subies ou fermentées, et nous tendons vers une famille qui n'existe même pas. L'esprit même de la volonté de rechercher ces familles constitue le besoin de collectif.

Se mettre ensemble, se fixer un objectif et donc une aventure commune est constitutif à notre besoin de résister à la « foule sentimentale » Car bien entendu, et je ne développerais pas cet aspect, la liberté complète induit aussi la solitude complète.

J'ai donc été éduqué pour être un individu tendant à la liberté. Donc à être seul. En ce sens je suis quasiment une caricature de l'artiste. C'est sans doute pour cela que mon besoin de collectifs s'est imposé à moi, et ces rencontres collectives, ces familles déterminées dans des temps

précis, qu'il s'agissent d'un projet théâtral, de la population d'un café populaire, y compris dans ses différentes déperditions sont des familles qui me constituent sans arrêt.

J'ai eu cette chance de rencontrer dans mes projets, ou de tenter de créer partout où j'allais, (mais je dois l'avouer sans être en fin de compte capable de la fidélité que cela aurait du m'exiger), des ensembles qui trouvaient leur propres identités mouvantes, des laboratoires de démocratie.

Oui, bien entendu, je dois parler de Clabecq, cette lutte à laquelle j'ai participé plus que de l'intérieur, mais qui a nécessité de tous ceux qui y ont participé d'être « au dessus de soi » comme le disait Roberto D'Orazio. Et je sais aussi par expérience que cette exigence collective agissante d'être sans cesse au dessus de soi est impraticable.

J'ai au cours de ma carrière engrangé des milliers de voix, enfants des rues, mères de déportés, prostituées, étudiants, comédiens, syndicalistes, militaires, musiciens, techniciens, plasticiens, artisans, sdf, réfugiés... D'innombrables voix qui ne confluent pas à un unisson idéologique, mais à un fantasme de polyphonies d'une complexité dissonante. C'est ainsi que je rêvais d'un collectif qui ne chante pas à tue tête un chant déterminé et pré-écrit, mais la recherche d'une dysharmonie qui raconterait le monde de façon juste.

Lorent wanson